UN
Lutrin Canadien

UN MOT AU LECTEUR

La publication de cette œuvre humoristique est dûe à l'indiscrétion d'un ami.

L'auteur de ces vers a toujours refusé de les livrer à la publicité, ne voulant pas que l'on donnât ainsi trop d'importance à ce qu'il considérait comme un simple badinage destiné à ne pas sortir du cercle de l'intimité. C'est qu'il n'aurait jamais permis qu'on interprétât à faux les proportions que prennent, dans ses chants, certains menus faits auxquels il aurait regretté de voir donner le caractère d'insinuations injurieuses. L'on comprendra encore mieux le refus de l'auteur à la publicité en voyant son œuvre parsemée d'allusions d'une nature absolument locale, que l'on croirait même personnelle, si l'auteur n'était animé des intentions les plus amicales pour ses personnages.

Ceci posé, et admis, nous l'espérons, venons au fait.

Le premier janvier dernier, (1898), c'est-à-dire le jour de l'an, une esclandre se produisait en pleine église à St-Jérôme.

Le vieux chantre, Louis Labelle, et l'organiste, ayant été inopinément révoqués d'office par le curé, le premier s'opiniâtra à chanter au solo de la grand'messe.

On s'imagine l'éclat. Le curé se rendit jusqu'au jubé de l'orgue pour en défendre l'accès au chantre évincé. Celui-ci n'en fut que plus ardent à la lutte Le Curé s'adressa même aux marguillers pour en obtenir du renfort. Finalement la situation fut sauvée par le Célébrant qui convertit la grand'-messe en basse messe.

Le Curé fut tellement affecté de cette scène qu'elle lui arracha, dit-on, des larmes.

C'est là, ou nous nous trompons fort, un sujet épique pour un barde boute-en-train. Les menus faits collatéraux s'expliquent d'eux-mêmes, ou gagnent peu d'intérêt à être plus développés.

Il en est un pourtant assez saillant pour attirer l'attention. L'auteur y revient avec tant d'insistance qu'on y découvre la pensée inspiratrice de

l'œuvre : c'est l'hommage constant qu'il porte au souvenir du Curé Labelle. On ne tardera pas à comprendre que l'auteur, ne voyant pas se réaliser son rêve d'un monument à l'Apôtre regretté des colons, a saisi au vol une occasion, même d'allure légère, d'exercer une petite vengeance contre l'apathie des anciens paroissiens du Curé Labelle.

Il nous reste à demander pardon d'avance à l'auteur pour les avanies que cette publication pourra lui attirer de la part de personnes qui ne comprendront pas l'idée et l'esprit de son œuvre.

UN AMI INDISCRET.

Montréal, 1er décembre 1898.

Un Lutrin Canadien

PROLOGUE

Je chante, après Boileau, notre maître immortel,
Une dévote envie et les guerres du ciel,
Et ce curé vengeur, qui, pour se satisfaire,
Son vieux chantre chassa pendant le saint mystère.
J'aurais pour clavier d'orgue accommodé mes vers,
Mais son seul organiste eut le même revers.
On dit que ce curé, si plein de sa rancune,
Y voyait le moyen d'ériger sa fortune,
Que d'une haute gloire il hâtait les desseins,
Et qu'au titre d'évêque il tendait les deux mains.
Le chantre, d'autre part, un homme de balustre,
Etait en même temps congréganiste illustre.

Muse, tu nous diras comment des traits pieux
Favorisent parfois des cœurs malicieux ;
Comment, entre dévots, il se peut qu'on se rosse,
Et pourquoi, dans un oint tant d'amour de la crosse.
Muse, dis-nous encore pourquoi dans le pétrin
Tant de gens a plongés la question du lutrin.

I.

Hélas, il a vécu, ce bon vieux presbytère,
Où du curé Labelle on vit le ministère.
Des pilastres altiers, de superbes donjons
Ecrasent, de leur poids, les anciens moëllons.
Dans son nouveau palais, le curé Lafortune
Paraît mélancolique. Un souci l'importune.
Il veut frapper d'oubli son grand prédécesseur,
Et ne peut reculer devant nulle noirceur
Pour atteindre ce but. Mais à ces représailles
Il est pénible et long d'amener les ouailles.
Et, pourtant, dans sa tâche, il a, pour assistant,
Et de jour et de nuit, son fidèle Magnant,
Magnant, le diplomate, un limier de l'Eglise,
Magnant, le politique, une éminence grise.
Seul, de la ménagère, il active l'ardeur,
Quand il faut, du curé, rasséréner l'humeur.



L'heure de midi sonne. Au même instant, la cloche
Commande que de table ensemble l'on s'approche.
Le potage odorant console le curé ;
De son trouble cruel il paraît délivré.
Pour ce repas exquis, proprement il s'arrange,
Disant avec St Paul : "Que l'on boive ou l'on mange,
Il faut savoir le faire à la gloire de Dieu.
Surtout que l'on éloigne, à la bonne distance,

Ces mendiants importuns, quémandeurs de pitance,
Adorateurs du ventre, ennemis du repos,
Dont on voit trop ici les profanes sabots.
Je veux également que les payeurs de messes (1)
Attendent, au dehors, pour exhiber leurs pièces."

Les yeux baissés, il dit le *benedicite*
Et part pour son nouveau voyage de santé,
Non pas autour du monde, ainsi qu'il fit naguère,
Mais autour de sa table, entre poulets et bière.
Ainsi qu'il sied très bien aux gens de piété,
Le discours fut brief, mais rempli de gaité.
Certain scrupule vain de dévots personnages
Raconté finement dérida les visages.
Le repas consommé, chacun prend son élan,
Rendant grâce au Seigneur, vers son soyeux divan.
Aux vapeurs du dîner, s'ajoute le dictame
D'un cigare embaumé pénétrant jusqu'à l'âme.
Succombant au plaisir, le curé s'assoupit,
Heureux de rencontrer un bienfaisant répit.

***

De ses rêves, d'abord, la couleur est en rose,
Mais ils prennent bientôt une teinte morose.
Des nuages blafards voltigent en tout sens,
Et des êtres bizards épouvantent ses sens.
De ces traits nébuleux, il se dégage, informe,
Ce qui d'une mégère a, vaguement, la forme.

Les vapeurs s'écartant en refont les contours,
Et, d'une femme nue, il perçoit les atours.
C'est l'Envie. Eperdu, devant cette déesse,
Pour en chasser la vue, il s'écrie, en détresse :
" Une femme, la peste," a dit St. Augustin,
" Sortez vite, ou j'appelle, ici, le sacristain."
La sueur, aussitôt, inonde son visage,
Il veut fuir, mais en vain, le séduisant mirage
L'enchaîne à son divan. Fixant des yeux ardents,
La déesse, en courroux, lance ces mots brûlants :
" —Tu voudrais être évêque, et tu dors, Lafortune !
" Et qui donc tente ainsi le sort de la fortune ?
" Est-ce l'ordre reçu du chef épiscopal,
" Quand, pour venir ici, tu quittas Montréal ?
" N'était-ce que jactance et frivole faconde,
" Quand tu disais : " Je viens civiliser le monde ?"
" Ces gestes-là sont-ils l'œuvre d'un fainéant,
" Qui sait, pour tout travail, bailler dans le néant ?
" Rien n'est fait tant qu'il reste encore un point à faire.
" Ce proverbe, à tes yeux, est-il plein de mystère ? "

Lafortune, alarmé, pour calmer son courroux,
De la déesse Envie embrasse les genoux.
" —O vous, divinité, dont j'ignorais la force,
Gémit-il, " permettez qu'humblement je m'efforce
" De me justifier. Puis-je savoir en quoi,
" De mes graves devoirs, j'ai méconnu la loi ?
" A mon sacré mandat, ne fus-je pas fidéle ?
" Que puis-je avoir omis, pour détruire Labelle ?

" Franchement, je devrais laisser agir le sort,
" S'il faut prendre cent ans pour tuer ce grand mort.
" Ai-je rien négligé pour perdre sa mémoire ?
" Partout, en oripeaux, j'ai converti sa gloire.
" Ce que le peuple, en lui, voyait de grands instincts,
" Moi seul, je le traitais en vulgaires potins.
" Tout ce qui, dans sa ville, eut part à son estime,
" De mon ressentiment fut la prompte victime.
" Son fidèle Isidore et son ancien bedeau,
" A la ruine, au chemin, j'en ai fait le cadeau.
" Mais, les vieux paroissiens, en ai-je montré crainte,
" Et leur ai-je épargné le mensonge et la feinte ?
" Ai-je donc tremblé quand, en chaire, je leur dis : (2)
" Votre temple a l'aspect du plus sale taudis ?
" De mon prédécesseur redoutais-je l'école,
" En montrant de son règne un si patent symbole ?
" Les ai-je assez blagués, dans cet engagement,
" Que je pris, sur moi seul, de voir au monument,
" Gagnant par ce moyen, la bienfaisante trève,
" Qui, pendant si longtemps, paralysa leur rêve ?
" Et m'a-t-on jamais vu, comme les citoyens,
" Plier au règlement concernant les chemins,
" Quand, la procession étendant sa cohue,
" Il me fallait nommer Labelle, nom de rue ? (3)
" J'ai combattu, partout, ses hommes et ses plans,
" Et cette mission a consumé mon temps.
" Ma conscience est en paix. Puis-je faire autre chose,
" Et n'est-ce pas mon droit qu'enfin je me repose ?"

La déesse sourit à ce verbe éloquent,
Puis, devenant plus grave, elle parle et reprend :
" — Si tu veux, sur ton front, que rayonne la mitre,
" Pourquoi laisser encore un Labelle au pupitre ? (4)
" Tu crois avoir tout fait. Ouvre les yeux et vois."

La déesse, à ces mots, frappant du pied trois fois,
Fait, par enchantement, s'évanouir la scène.

***

En rêve, dans un parc, le curé se promène,
Au milieu d'une foule, à perte de regard.
A quel événement ce peuple prend-il part ?
Surpris de la clameur, il contemple une toile
Qui montre en s'abaissant un bronze qu'on dévoile.
O malédiction ! Voilà ce monument,
Qui de son court bonheur ravit chaque moment.
Non, cela ne peut être. Il faut venger l'Eglise.
" — Mes frères, clame-t-il, c'est ainsi qu'on méprise
" D'un regretté prélat les désirs les plus chers ! "

A ces mots il reçoit des sacarsmes amers,
Les sifflets déchirants de la foule outragée.
Ils sent de son rival la mémoire vengée.
La honte l'envahit. Précipitant le pas
Il craint de voir venir le jour de son trépas.
Après les vifs émois d'une course tortue,
Il tombe pantelant aux pieds de la statue.

Prodige étrange ! Il voit le bronze se pencher
Et lui tendre la main, comme pour l'arracher
Au péril menaçant. Foudroyé, Lafortune,
Croyant dégringoler d'aussi haut que la lune,
S'éveille en saut de carpe et, blême et frissonnant,
Appelle à son secours son fidèle Magnant.

Tel, agissant en songe, un maire entre à l'Eglise,
Sans autre vêtement que ses pans de chemise,
Déambulant ainsi jusqu'à son banc d'honneur,
Au milieu des éclats de la nef et du chœur.
Il s'étonne d'abord de ces rires étranges
Qui viennent profaner la demeure des anges.
Mais les regards braqués sur son accoutrement
Le font bientôt chercher un refuge à son banc.
Il espère un moment échapper à la vue,
Jetant un œil furtif du côté de la rue.
Mais, rage, désespoir ! Il voit l'officiant
Qui vient sur lui, la boîte à cueillette en avant.
Pour la première fois, il oubliait sa bourse
Avec son pantalon. Il essaie une course
A travers le saint lieu. La pudeur le reprend.
Perdant la tête, il fait un saut au firmament,
Et tombe, en soubresaut, dans son bon lit de plume,
Heureux que, là, sa femme admette son costume.

" — A moi, mon cher Magnant, ce sont les ennemis,"
Soupire le curé, péniblement remis.
En même temps, sa main serre son front malade,

" — Quel mal on prend, dit-il, en un songe maussade."
Mais, là-dessus, Magnant : — " Vous êtes souvent pris,
Fait-il sournoisement," du mal des grands esprits.
" C'était aussi le mal de Monsignor Labelle."
Lafortune bondit : — " Eh quoi, l'on se rebelle
" Contre les stricts édits qui proscrivent ce nom !
" Avec lui, je le veux, pas de comparaison.
" De son génie, en vain, l'on m'accorde les notes,
" Je ne le sens que trop, je me perds dans ses bottes.
" Je n'ai jamais compris son amour des colons,
" Ni ce qui fit l'objet de ses distractions.
" Mais, bien-aimé vicaire, excusez ma franchise,
" Venons, à cœur ouvert, aux choses de l'église.
" N'est-ce pas votre avis que le maître du chant
" A, pour l'indiscipline, un coupable penchant ?
" Qu'il fait trop peu de cas de mes grandes réformes,
" Et que, du vieux régime, il se cramponne aux formes ?

L'autre, aussitôt :—" Souffrez que ma sincérité
" Vous réponde que c'est l'entière vérité.
" A vos ordres, jamais, il ne sait se soumettre.
" De la place il prétend, toujours rester le maître.
" A vos chantres choisis, il oppose les siens,
" Et les vôtres, souvent, sont tancés pour des riens.
" Les traitant de braillards, il leur fait la grimace,
" Et vos gens, en un mot, ne peuvent trouver grâce.
" Que dis-je ? Il fait chorus avec les dissidents,
" Qui, contre le trésor, souvent, montrent les dents.
" Et, pour vider mon cœur, conserver un Labelle,

" C'est couver, du désordre, une vive étincelle.
" — Que le ciel soit béni, mon songe est effacé,
Exclame le curé, d'un poids débarrassé.
" Ce vieux chantre et son nom me sont toujours à charge ;
" Depuis longtemps, je veux les voir prendre le large.
" Aujourd'hui, je le sais, ce plan providentiel,
" A moi manifesté, c'est un ordre du ciel.
" Je ne puis résister aux effets de la grâce.
" Mais, n'est-ce pas braver le courroux de la masse ?
" — Vos chimériques peurs," lui riposte Magnant,
" Ne semblent pas le fait d'un prêtre entreprenant.
" Je ne reconnais plus cette belle conduite,
" Qui, naguère, tourna vos ennemis en fuite.
" Un louable artifice, un mensonge calin,
" N'a-t-il pas ramené ce peuple peu malin ?
" S'il faut tout avouer, mon maître en politique,
" Jamais je n'oublirai cette fine tactique,
" Qui, de vos ennemis, la rage désarma :
" Je veux remémorer ce cancer d'estomac, (5)
" Dont s'alarma, sans droit, notre bonne paroisse,
" Observant, dans vos traits, une mortelle angoisse.
" Ce mal, à l'ordinaire, obligeait au trépas ;
" Mais, en vous, il aidait au plaisir du repas.
" Ainsi, dans la tourmente, on voit les grands ministres
" Lancer, de leur santé, des nouvelles sinistres.
" Le peuple se repent et dit : Ce sont nos torts,
" Et nos gais Talleyrands vont, de plus en plus forts."
" —J'avouerai franchement," dit le vieux diplomate,
" Que ce doux souvenir me caresse et me flatte.

“ Il me semble encor voir la congrégation
“ M'offrir, de son amour, la protestation,
“ Et, pourrais-je oublier cette bourse garnie,
“ Qui, d'après eux, devait me ramener la vie ?
“ Combien je l'ai béni, ce cancer sans douleur,
“ Quand, d'un tour en Europe, il me valut l'honneur !
“ Pourrais-je encor compter sur les congréganistes ?
“ Le chantre est officier en tête de leurs listes.
“ — Mais, oui,” répond Magnant, “ la noire trahison,
“ Dans ces gens dévoués, est toujours de saison.
“ Le président, fût-il faussaire ou polygame,
“ Pour venger votre nom, brocanterait son âme.
“ De les amadouer, je veux garder le soin,
“ Et, de mes Forestiers, je ne serai pas loin.
“ Ils voudront, à l'envi, décapiter le traître,
“ Et ne reconnaîtront que vous seul pour leur maître.”
“ — Fort bien,” dit le curé, “ mais ce grand comité,
“ Qui, pour le monument, se prétend député,
“ S'il allait, par malheur, prendre les fait et cause
“ De ce nom de Labelle, en éventant la chose ?...”

Le vicaire sourit. — “ Ce comité,” dit-il,
“ N'a fait, jusqu'à ce jour, qu'un travail puéril.
“ En toute vérité, je crains plus leur silence
“ Qu'en leurs réunions les assauts d'éloquence.
“ Tant qu'ils n'auront pas pris une ferme action,
“ Ils seront impuissants, par leur division.”
“ — Soyez béni, Magnant, de me venir en aide.
“ Mais, au chantre évincé, qui faut-il qu'il succède ? ”

" — La sagesse," dit l'autre, " en peut venir à bout.
" La sainte Providence a su pourvoir à tout.
" N'avons-nous pas Lefebvre, enfant du presbytère,
" Qui devint, par vos soins, l'orgueil du séminaire ?
" Il possède, par cœur, le chant grégorien,
" Et, de la robe, il a l'angélique maintien."
" — Bravo," fait le curé, remué jusqu'en l'âme,
" Du zèle saint, en moi, vous rallumez la flamme.
" De votre candidat, je connais la vertu,
" Et son chant, avec joie, est toujours entendu.
" Cet imberbe ténor, comme un ange exécute,
" Et son timbre a, pour moi, la douceur de la flûte.
" Avec un soin jaloux, j'ai surveillé ses jours,
" Depuis qu'au séminaire il prépare son cours.
" Et, pour lui subvenir, j'ai douce souvenance,
" Que, naguère, un vicaire usa de sainte science.
" Un cadran fut raflé qui n'exista jamais,
" Et le cours de Lefebvre assuré désormais,
" Le gagnant intrigué retourna, les mains nettes,
" Et fort peu s'expliquant les choses ainsi faites.
" Pour lui, s'il le fallait, je me battrais au sang,
" Et je veux tout oser, pour élever son rang.
" Nouveau Joas, nourri des dons de la prière,
" Il restera, pour nous, la fleur du sanctuaire.
" Il sera donc nommé, le sort en est jeté.
" A d'autres qu'au curé, la peur du comité !
" Rédigez, sans retard, l'impérieuse lettre,
" A Labelle intimant qu'il ait à se démettre.
" S'il fallait qu'à l'encontre, un seul se révoltât,

" Je saurais bien ranger ces gens du tiers état.
" La fabrique, c'est moi ! Je souffre qu'on m'avise,
" Mais je garde, à la main, les foudres de l'Église.
" Il ne faut pas toujours agir avec la faux,
" Ainsi que Richelieu, dans les âges dévots,
" Mais je puis aisément agiter la faucille,
" En haine d'un rival, abhorrer la famille,
" A ses anciens amis, opposer mon mépris,
" Et des vieux serviteurs méconnaître le prix."

II.

Les Destins consultés, la déesse Chicane,
Succédant à l'Envie, apprête son organe.
Au vieux chantre affaissé qu'elle trouve dormant,
De la dure missive essuyant le tourment,
Elle s'adresse ainsi, dans sa note criarde :
" — Que fais-tu dans ton lit ? A l'espèce couarde,
" Tes déboires vont-ils te faire appartenir ?
" Est-ce ainsi qu'au péril, la tête il faut tenir !
" Ne peux-tu, parce que lâchement il te somme,
" Contre ce vieux garçon, savoir te montrer homme !
" O serviteur ingrat ! sont-ce là les leçons
" Qu'à ses amis légua l'apôtre des colons ?
" Ah ! que son cœur de père épris de la famille
" Combattait pour le pain de la mère et la fille.
" Quel noble patrimoine il fit aux douze enfants
" Qu'aujourd'hui l'on opprime et tracasse en tous sens.
" Redoutes-tu l'éclat que fait ton adversaire,

“ Pour avoir, de nos sous, bâti son presbytère ?
“ Pour ne pas voir son temple insolent les punir,
“ Tous les vieux citoyens se hâtent de mourir.
“ T'expulsant du trésor, il causa tes mécomptes,
“ Lui-même, Trésorier, a-t-il rendu ses comptes ?
“ Et pourtant, lui, garçon, mettant un père à nu,
“ Sut faire, de l'office, un double revenu.
“ Je le sais comme toi, sur ce globe égoïste,
“ Rarement, du courage, on retrouve la piste.
“ Tu ne peux faire appel à la compassion,
“ Tant chacun de l'argent garde la passion !
“ Mais, fort de ton bon droit, qui t'empêche qu'à l'orgue,
“ De ton fier ennemi tu confondes la morgue ?
“ Attachant ta fortune à la légalité,
“ Redresse du décret la noire iniquité.”
La Chicane, à ces mots, se transforme en nuage,
Où, d'un brillant triomphe, il rêve le mirage.
La vengeance est si douce aux grands cœurs ulcérés !
A peine l'angelus tinte ses sons sacrés,
Que, laissant rêvasser son épouse opulente,
Au bureau de Bruno, crânement il se plante. (6)
L'oracle, en songe, alors additionnait des frais,
Quand le timbre l'éveille, et vermeil et tout frais,
Le cas étant soumis, il opine sur l'heure,
Qu'il faut suivre la loi de la mise en demeure,
Une dernière fois, au jubé remonter,
Et, malgré le curé, persister à chanter.
Par ce sage moyen, d'un recours en justice,
Il lui compétera le complet bénéfice.

"— Ah ! s'il en est ainsi," dit l'autre en se levant,
"Du cygne, on va, demain, reconnaître le chant."

Labelle, à son retour, aperçoit, ô surprise !
La congrégation qui se rend à l'église.
Il observe, en passant, plus d'un terne regard,
Et sent que loin de lui l'on recherche l'écart.
Craignant que des honneurs, on décide qu'il sorte,
Il conçoit le dessein d'écouter à la porte.
De l'office, bientôt, il recueille les tons,
Qui lui semblent brailler, comme un chœur de moutons.
Tels, plutôt, il aurait, sans sa noire colère,
Retrouvé les accents du bord de la rivière,
Quand, de stridents appels, l'air ayant retenti,
Les graves batraciens attaquent leur tutti.
Labelle, dans sa porte, endurant le supplice,
Reconnaît chaque voix psalmodiant l'office.
Là, chacun renotant les louanges du ciel,
Prépare, en même temps, son salut temporel.
C'est là que, du latin bredouillant les mystères,
Chacun, d'un cœur ému, calcule ses affaires.
L'un, de ses yeux distraits, mesure le parvis,
Et, louant le Seigneur, songe au prix du tapis.
L'autre marmotte bas, et pense à sa faïence,
Dont le curé devrait priser mieux l'excellence.
Ce pieux récitant voudrait pousser son vin ;
Ce dévot boulanger recommander son pain ;
Ce jeune médecin, briguer la clientèle,
Et mâter son voisin qui de son bord l'appelle ;

Ce zélé confiseur, célébrer ses douceurs,
Et voir, à son comptoir, les prêtres et les sœurs ;
Ce grave candidat active sa campagne,
Pour hâter la victoire et boire le champagne.
C'est aussi là que tous vont chercher le pardon,
D'avoir, un peu le soir, déserté la maison.
Magnant les interpelle. " — O vous, dévote armée,
" Toujours, du zèle saint fortement animée,
" Il est venu, soldats, il est venu ce temps,
" Comme de grands guerriers, de bien serrer les rangs.
" Si votre société ne tend pas à sa ruine,
" C'est l'heure de montrer l'esprit de discipline.
" Vous aimez, n'est-ce pas, votre zélé pasteur ?
" Qu'il vous serait cruel de voir saigner son cœur !
" Hé bien ! Je vous prédis qu'il tombera malade,
" Si vous ne bannissez un lâche camarade,
" Qui, de votre drapeau, déshonore le nom.
" Il faut, ici, flétrir sa noire trahison.
" Je veux le démasquer. C'est le chantre Labelle,
" Qui, contre le curé, fait éclater son zèle.
" Entre ces deux rivaux, vous avez à choisir.
" Sous le régime ancien, voudriez-vous moisir ?
" Ou, si vous préférez que, restaurant le culte,
" Triomphe le curé que ce vieux chantre insulte ?
" Allez-vous dédaigner son cérémonial,
" Dont, nulle part ailleurs, on ne trouve l'égal ?
" Ne sait-il pas bénir d'une façon savante,
" Traçant, de sa main rose, une courbe élégante,
" Qui festonne alentour d'une idéale croix ?

" D'un si beau decorum, observait-on les loix,
" Sous son prédécesseur ? Ses grosses patenôtres,
" Il les disait du ton des primitifs apôtres.
" Or, le curé promet, — Ne sait-il pas tenir ?
" Que, si vous le vengez, il viendra vous bénir."

Alors, le président, que ce discours affecte,
Pour venger le curé, propose une collecte.
Un murmure de joie accueille ce dessein.
La sébile, aussitôt, tinte un bruit argentin.
A déployer son zèle, on se fait concurrence ;
Chacun, à boursiller, voudrait la préséance.
Tel, un jeune gandin, entrant en un bazard,
Est cerné, sur le champ, de belles, au hazard.
Pour capter sa faveur, mille indiscrètes grâces,
Concourent à l'envi, sur leurs riantes faces.
Contre le grand rebelle, on statue aussitôt,
Et l'on décrète aussi qu'on informe, au plus tôt,
Le curé, que chacun lui promet allégeance.
L'oraison étant dite, on lève la séance.



Muse, épargne mes chants. Un Dante seul peindrait,
De Labelle éconduit, le grimaçant portrait.
Provoquant, dans son cœur, l'objet de sa rancune,
Il ne peut que rugir : A nous deux, Lafortune !
Et vole, à sa maison, s'entraîner au tournoi,
Qui va mettre, demain, la paroisse en émoi.

S'enfermant au salon, tout le jour il s'escrime.
Son timbre fléchit-il, un sirop le ranime,
Et ce n'est qu'à minuit que, sa voix de Stentor
Contente d'elle-même, il se couche et s'endort.



L'aurore, en annonçant la sanglante journée,
Éclaire le lever de la nouvelle année.
Hypocrites mortels, pourquoi publiez-vous
Qu'on oublie, en ce jour, la vengeance et ses coups ?
Quand, jamais, a-t-on vu l'odieuse malice
Fixer, pour ses desseins, une heure plus propice ?
Ce curé, dans son lit, qui respire le fer,
Et souhaite au vieux chantre un pupitre en enfer
Au bout de la famine, offre-t-il un exemple
Du pardon, qu'en ce jour, il louera dans son temple ?
Et le chantre, qu'on vit, si souvent, communier,
A-t-il l'air, dans son lit, de savoir oublier ?
Le ciel ne peut souffrir tant de scélératesse.
Ce jour n'excite plus la commune allégresse,
Et, des vœux de bonheur, malgré tout le serment,
Il règne dans les cœurs un noir pressentiment.
Le gendre, intrigué, goûte une saveur amère
Au suave baiser qu'offre sa belle-mère ;
Et partout, chaque fils, plein de distraction,
Ne reçoit, qu'en baillant, la bénédiction.

***

Que va-t-il arriver ? Chacun court à l'église,
Sentant que va, bientôt, se dénouer la crise.
Le curé, craignant d'être en quelque point surpris,
Pour parer aux hasards, n'endosse qu'un surplis.
Laissant l'honneur du culte aux célébrants novices,
De Lefebvre il attend les suaves prémices.
Telle, se recueillant et suspendant son vol,
La grive attend, le soir, le chant du rossignol.



Mais, ce n'est pas du chant, c'est un affreux vacarme,
Qui gronde, à l'*Introït*, et promène l'alarme.
Plus d'une femme, alors, se renverse et pâlit,
Et, parmi les vaillants, le plus vaillant blêmit.
L'un croit que retentit l'effrayante trompette
Que, pour le dernier jour, annonça le prophète.
L'autre craint que le ciel n'ait, là, ressuscité
Ces voix qui renversaient les murs d'une cité.
Même, on vit sur sa toile, ô suite de merveilles !
Le patron du saint lieu se boucher les oreilles.
Le curé, prenant part au commun désarroi,
En soi, veut, à tout prix, ramener le sangfroid.
Il l'a compris, sans peine, au bruit de la tempête,
Labelle veut tenter un nouveau coup de tête.
Au balustre voisin il se fraie un chemin,
Et commande silence à l'aide de sa main.
Labelle, en son jubé, le fixe, en pleine face,

Et redouble, à plaisir, les éclats de sa basse.
Des signes de menace ayant même succès,
Le curé sent venir un orageux accès.
Déjà, le *Gloria* tempête, éclate et tonne,
Et du tendre ténor, rien encor ne résonne.
Lafortune, imitant l'antique Scipion,
Dit :—" Reportons la guerre en sa propre maison."
Dans la nef, à ces mots, bravement il s'élance,
Droit à l'usurpateur, en personne, il s'avance.
Les spectateurs cessant d'envisager l'autel,
Observent, au jubé, ce combat solennel.
Relisant, à mi-voix, la teneur de la lettre,
A laquelle Labelle aurait dû se soumettre,
Lafortune, ému, dit, la voix en tremolo :
" —Je veux que vous cessiez de chanter au solo ;
" C'est mon ultimatum. Sinon, gare au constable."

Le vieux chantre, outragé par ce ton détestable,
Roule des yeux de flamme et, renforçant sa voix,
A l'aide d'un cornet qu'il forme avec ses doigts,
Il braque l'instrument droit sur son adversaire,
Et, répondant : *Amen*, lui lâche son tonnerre.

Lafortune, assourdi, recule de trois pas,
Bénit les assistants qui lui tendent les bras,
Puis du champ de bataille il fuit au pas de charge.
Lefebvre, à cette vue, essaie une décharge,

Pour couvrir le vieux chantre. En son gosier rétif,
Il ne monte, à l'instant, qu'un filet maladif.
Vainement le curé, contrefaisant Moïse,
Elève les deux bras au plafond de l'église.
Il a beau lui crier : Pompez de l'air, pompez,
Hélas, ses tendres nerfs se trouvent achopés.
Mieux vaudrait, d'un taureau, couvrir la voix puissante,
Avec d'un frêle agneau la note gémissante.

Le curé comprenant qu'il a manqué l'effet,
S'écrie, avec soupir : — " Que n'ai-je, ici, Forest !
" Lui seul, et c'est assez, avec sa contrebasse,
" Engueulerait Labelle et sauverait la place."

Il avale, un instant, un si cruel affront,
Puis, inspiré, soudain il se frappe le front.
Il part, en diligence, et se rend au banc d'œuvre,
Apprêtant, dans sa tête, une grande manœuvre.
Aux pieux marguillers, il commande, tout bas,
D'aller rétablir l'ordre. Eux ne répondent pas.
Plein de courroux, il dit, d'un accent ironique :
" —Ah ! oui, le voilà bien cet esprit maçonnique !
" Pour votre châtiment, ce printemps, ni jamais,
" Nul d'entre vous, messieurs, ne portera le dais."

La pâleur, à ces mots, couvre chaque visage.
Le plus jeune d'entre eux s'élance à l'abordage,

S'écriant : — "Je ne puis déshonorer mon nom,
" Pour sauver un ami trop plein d'ambition."
Qu'il soit honni le nom de ce marguiller grave,
Qui, contre l'amitié voulut se montrer brave.
Quelle n'est pas ta force, appétit des grandeurs,
Si, de nos marguillers, tu pervertis les cœurs !

Au jubé de l'église, à son tour, il s'élance,
Mais déjà le remords lui ronge la conscience.
" — *Tu quoque*, toi de même," exclama son ami,
" Tu sers l'ambition de mon pire ennemi !
" Il faut récompenser un aussi noble zèle."
Il l'assomme, à ces mots, du coup d'une voyelle.
Et l'autre abasourdi s'enfuit clopin clopant,
Aussi muet que sourd, et se cache en son banc.

Au chœur congréganiste, on fait appel aux armes.
Mais d'un si beau combat, il décline les charmes.
Le curé sent, du coup, la victoire échapper,
Et la mitre, à ses mains, encor se dérober.
Vite, il se précipite aux pieds de la Madone,
Et dit, transfiguré : — " Mère, je te l'ordonne,
" Par l'amour filial dont j'ai toujours brûlé,
" Ne permets pas qu'ici ton fils soit humilié."

Il règne donc au ciel une coquette science,
Qui veut, en certains cas, une douce violence.

A peine Lafortune a-t-il pris son séant,
Qu'un courrier le dirige auprès du célébrant.
Magnant dit : — " Il nous reste encore une ressource ;
" De ce torrent de bruit je puis tarir la source.
" Permettez seulement que, mettant fin au chant,
" De grande en basse messe on fasse changement."
Lafortune applaudit et bénit son vicaire,
Lequel ouvre, au *Credo*, la bouche pour se taire.



Le curé cependant au remords est livré.
En lui-même il gémit : — " Je triomphe, il est vrai,
" Mais, si j'ai satisfait à mon ardeur rivale,
" N'aurais-je pas commis un deuxième scandale ? "
Il sent sur les degrés ses genoux se ployer,
Mais tente, dans son cœur, vainement de prier.
Ne pouvant supporter ces cruelles alarmes,
Sur le sacré parvis, il échappe des larmes.
Cet aspect fait crever tous les cœurs féminins,
Et sème la terreur dans les cœurs masculins.



Telle est l'émotion qui vibre, universelle,
Quand du pape romain se mouille la prunelle.
L'histoire nous apprend que ces augustes pleurs
Sont un présage sûr des plus affreux malheurs.

O larmes du curé, combien de vieilles filles,
Pour nager dans vos flots, voudraient se faire anguilles !
Ah ! qui détournera la colère du ciel !
Au cours du nouvel an, quel océan de fiel !
Quels combats en justice, et quels affreux orages !
Si grande est la frayeur qu'inspirent ces présages,
Que votre serviteur, en songeant à ces temps,
Ne peut tenter l'effort de parler plus longtemps !

FIN.

NOTES EXPLICATIVES.

(1) Allusion à une ordonnance du Curé d'après laquelle les gens qui désirent payer des messes doivent le faire à la sacristie, et non au presbytère comme cela se pratiquait auparavant.

(2) Le premier Dimanche que M. le Curé Lafortune est monté en chaire à St-Jérôme, il dit aux paroissiens que leur Eglise était si malpropre et si sale qu'elle n'était pas digne de loger le bon Dieu.

(3) Le Conseil avait passé un règlement pour nommer les différentes rues de la ville. Il avait donné à la rue principale, qui passe devant l'Eglise, le nom de Labelle, en souvenir du Curé Labelle. Lorsqu'il s'est agi d'annoncer, du haut de la chaire, le parcours de la procession de la Fête-Dieu, M. le Curé Lafortune dit que la procession défilerait par la rue principale, etc, ajoutant qu'il ne se rappelait pas le nom de cette rue.

(4) Louis Labelle, maître-chantre à St-Jérôme depuis au delà de 30 ans, et préfet de la congrégation des hommes.

(5) L'auteur fait ici allusion à un voyage en Terre Sainte que M. le Curé Lafortune entreprit pour se guérir d'un cancer d'estomac dont il disait souffrir. Les différentes congrégations de St-Jérôme, à cette occasion, offrirent au Curé une jolie bourse qui lui facilita grandement son voyage.

(6) W. Bruno Nantel, avocat, Conseil de la Reine, a la réputation de voir de près à ses affaires.